

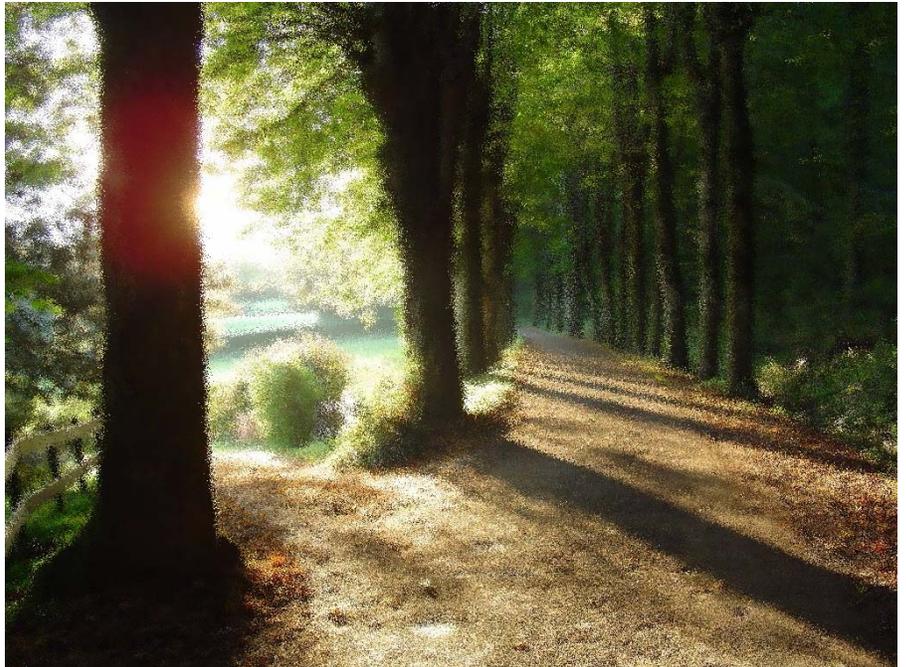
# LA SEPARATION

Par un JJR anonyme

*Maman, j'ai pensé à toi, et je suis venu fleurir ta tombe il y a un mois. Je te demande pardon, je n'ai pas pu bavarder avec toi tout en nettoyant ta dernière demeure; trop de gens étaient là, autour des sépultures voisines. L'une des dernières fois que je t'ai vue, tu étais assise dans un fauteuil multi-positions, dans un centre médical parisien, entourée de membres de la famille. Oh non, ce n'était pas la forme, au contraire : tu étais incapable de bouger depuis tellement longtemps ! Et les ravages de la maladie étaient passés sur ton corps, ce corps tellement meurtri qu'il en était devenu littéralement filiforme. Tu m'a vu, car tu voyais encore, même si l'esprit était bien peu vif. Ton œil s'était réveillé insensiblement, si peu, du moins ai-je tenté de croire, mais aucun son n'était sorti de ta gorge, et la déchéance physique était trop forte pour que ta main bougeât.*

Remué, je ne pouvais strictement rien dire: ma mère était aux confins de sa lutte physique contre le mal qui faisait son oeuvre. Et en la regardant, se superposaient son visage de ce moment et celui d'avant, celui que j'avais toujours connu, le visage de la Mère , de MA mère, dans sa plénitude chaleureuse et aimante. D'avant cette dégueulasserie qui la pourrissait graduellement. Et là... Là, maintenant, sur ce lit blanc de métal, sous son drap recourant un corps décharné, elle semblait dormir. La phrase en elle-même était horriblement banale, mais comment m'empêcher de me la répéter intérieurement ?

On m'avait téléphoné dans la nuit. Je m'y attendais un peu, tout en conservant un espoir infinitésimal : comment un fils ne pourrait-il espérer, en dépit de tout ? Attendant l'issue pour aussi tard que possible, je n'ai pu qu'enfiler en vitesse mes vêtements, ma femme sur mes pas et également échevelée, et foncer comme un fou dans les rues de Paris désertes en cette heure-là, les mains crispées sur



le volant. Hâte désormais inutile, mais il m'était impossible de rouler normalement. J'ai escaladé les marches de l'escalier, et j'ai couru dans les couloirs de la clinique. Je faillis tomber: mes chaussures avaient été mal lacées, dans l'urgence du moment. Urgence? Il n'en était plus question cependant. Pourquoi, oui, pourquoi courir en cette circonstance? Je n'en savais strictement rien.

La porte de la chambre était ouverte, une grande lumière en sortait. Ma première réaction en y pénétrant et en la voyant a été de m'approcher, et de la toucher, sans jeter un seul d'œil sur les personnes présentes. Désir viscéral d'un geste d'affection et d'amour. Le reste infime de chaleur m'a bouleversé instantanément, et je n'ai pu que m'agenouiller à ses pieds. L'éducation vietnamienne reçue a été forte: non, je ne me suis pas agenouillé, je m'étais prosterné. Les quelques personnes présentes n'ont rien dit. Peut-être avaient-elles eu la même réaction. Peut-être me comprenaient-elles. Peut-être pas. Elles arboraient un visage de douleur muette.

Et ce visage qui m'avait tellement « humé » et embrassé dans mes années d'enfance, combien était-il désormais rasséréiné, reposé, serein, après cette lutte intense contre la pourriture physique. Mes yeux ne pouvait le quitter. Me voyait-elle, là où elle a été rappelée ? Pouvait-elle deviner mes pensées ? M'accompagnerait-elle encore, dans ce qui va rester de ma vie ?

Je n'ai pas prononcé un seul mot depuis que j'ai quitté la voiture, et je ne ressens nullement le besoin d'en prononcer un seul. A moins ce que ne fût impossible; comment savoir et réfléchir sereinement en cet instant ? Et maintenant ? Que va-t-on faire ? Que doit-on faire? Va-t-on la faire quitter sa chambre ? Et comment ? Vers où ? Mon Dieu, non, quand même pas cette morgue affreuse au rez de chaussée, pas ces conneries de tiroirs réfrigérés, elle qui était si frileuse !

Les questions se bouscuaient dans ma tête, innombrables. En même temps, aucune larme ne montait, aucune douleur ne pesait dans ma poitrine. Je me suis surpris: était-ce donc ce que l'on ressent à ce moment-là, cette forme de sérénité effroyable teintée de compassion, et, chose révoltante, de soulagement? Etais-ce cela, l'ultime séparation? Je regardai les autres. Ils me regardaient; d'ailleurs, m'observaient-ils, en fait ? Ils ne parlaient presque pas, murmurant des choses qui me passaient par-dessus les oreilles. Tâchaient-ils de deviner en moi les mêmes sentiments qu'ils venaient possiblement de percevoir eux-mêmes ?

Longtemps, bien longtemps après, ma femme et moi sommes sortis lentement, normalement, de l'établissement. La voiture garée en double file sans même être fermée était encore là, dans le froid de l'aube naissante. Savaient-ils donc deviner, ces cars nocturnes de police fréquents dans ce quartier de Paris, que les voitures garées en catastrophe à cet endroit, devant l'établissement médical, l'étaient à cause de ces raisons affreuses?



Au bout d'un kilomètre, du moins m'a-t-il semblé, ma femme a simplement posé sa main sur mon épaule, et a dit « Arrête-toi sur le côté de la rue » ; j'acquiesçai. Le contact une fois coupé, elle dit: « Pleure maintenant, laisse-toi aller. Je te connais. ». Et c'est alors que les grosses larmes venues de je ne sais où et terrées sans douleur en moi inondèrent mon visage et me secouèrent pendant un long, un très long moment, dans le silence.

Ma femme me dit encore simplement en me caressant les cheveux: « Oui, tu as raison, ta maman était belle, très belle ». Ma femme avait instinctivement deviné que l'image maternelle ancienne était déjà vrillée à mon esprit, et avait utilisé les mots appropriés.

Ce n'est que lorsqu'elle éclata elle-même en sanglots saccadés et silencieux, la bouche tordue de douleur muette, que je me rendis compte que ma femme aimait réellement et profondément ma mère. Longtemps après, nous redémarrâmes, dans la clarté grandissante de l'aube.

Oui, ma mère était bien morte.

